

Histoire de Rome

M. Paul VEYNE, professeur

Le premier cours a été fait à l'Ecole des Hautes Etudes en sciences sociales (Centre de la Vieille Charité, à Marseille), en partie sous forme de séminaires et en collaboration avec le directeur du centre, M. J.-C. Passeron. Le professeur a d'abord étudié un certain nombre de documents figurés gréco-romains dont l'interprétation est délicate : sarcophages présumés (à tort, nous a-t-il semblé) symboliques, images où se télescopent ce que la langue parlée interpréterait comme la voix active et la voix passive (ainsi lorsqu'une divinité, au lieu d'être adorée, fait elle-même le geste de l'adorateur et verse de sa main une libation). Cette partie du cours a été publiée dans la *Revue archéologique*, 1985 (« Les saluts aux dieux, le voyage de cette vie et la réception en iconographie »). Il a fallu ensuite se demander pourquoi l'iconologie de Panofsky paraissait inopérante ; pourquoi celle de Gombrich, pour qui la « langue » des images n'est pas un moyen de communication, était beaucoup plus opérante. Une première raison est que, comme les langues naturelles, l'image est aussi souvent expression que recherche de la communication : la Colonne Trajane n'est pas information, encore moins « propagande impériale », puisque ses reliefs ne sont pas visibles sans de bonnes jumelles. Mais la grande raison est différente. Ce qu'on appelle à tort la « langue » des images n'est pas assertorique ; plus largement encore, elle n'est pas énonciative ; la part du code y est très réduite (code et conventions iconographiques font deux ; seul un graphique est entièrement codifié, ou une carte). Une image ne peut pas dire « oui », « non », « peut-être », « demain » ni « presque » : un écrivain romain dira que tel défunt était presque un dieu (avouant par là que cette divinisation n'est qu'une hyperbole) ; mais l'image correspondante représentera le défunt sous l'aspect d'un dieu, ce qui nous fera croire à une doctrine antique de l'apothéose. La rhétorique des images et celle des langues naturelles diffèrent aussi ; confondre l'adoré et l'adorant, le défunt et la Mort qui a tué celui-ci (la Mort est un squelette « passif », avec une fausse « active »), est une figure courante dans la rhétorique des images, mais rare dans celle des langues (toutefois, on qualifiera de « mauvais goût hurlant » un goût qui fait hurler d'horreur). Les capacités des images

et des langues sont tout à fait différentes : une image décrit davantage, mais dit moins que les paroles ; si bien que la liberté d'énonciation d'une image est infinie, n'étant limitée ni par un vocabulaire discret, ni par un code, ni par une syntaxe ; il est exactement impossible de « décrire une image », si on ne la comprend pas : les orteils sont détaillés ou non, le doigt a telle légère inflexion, peut-être par hasard, peut-être significative ; le sens de l'image est-il dans ce détail ? L'utilité d'une image et d'une langue diffèrent ; interpréter une image comme on ferait d'un texte (ainsi procède Panofsky), c'est vouloir lui faire dire ce qu'elle ne peut pas dire ; c'est commenter surtout le titre du tableau, ou ce que l'artiste ou ses commanditaires voulaient dire, mais que le tableau ne peut pas dire. Comment savoir si la voûte étoilée de la *Domus aurea* de Néron avait la signification de symbole de royauté cosmique que lui attribue L'Orange ? Partons du point de vue du spectateur ou de l'archéologue : il lui est impossible, à partir de l'image ou de l'édifice, de remonter à coup sûr aux intentions du peintre ou de l'empereur ; la voûte des Thermes du Centre, à Pompéi, est non moins étoilée, mais à des fins « décoratives » (pour employer un terme lui-même confus) : on y a filé la métaphore, voilà tout ; une voûte étant ronde comme le ciel étoilé, on y peint des étoiles. Partons maintenant du point de vue du peintre ou de Néron : même s'ils ont voulu faire, du ciel étoilé, un symbole cosmique, ils n'y sont pas parvenus, puisque jamais cette peinture ne nous dira ce qu'elle a « voulu dire » au juste, pour la simple raison qu'une image ne « dit » rien. Enfin, sociologiquement, les catégories de pensée (« je crois en l'immortalité de l'âme ») et les catégories iconiques (la croix, sur la tombe d'un athée, pour signifier la mort et le respect dû aux morts) ne sont pas superposables. Bilan historico-sociologique : les images fonctionnent à un rendement beaucoup plus faible que ne le croient les historiens qui prennent « à la lettre » ce qui n'a justement pas de « lettres » ; et qui, du coup, surinterprètent les images. Non, la peinture d'intérieur hollandaise n'est pas une allégorie baroque de la fragilité de l'existence, la Colonne Trajane n'est pas de la propagande, l'imagerie bachique des mosaïques africaines n'est pas de la religion. Le destinataire, le message et le médium n'ont pas la puissance qu'on leur attribue. Prendre à la lettre les images, c'est les interpréter à tort et c'est fausser la reconstitution d'une culture. Ce travail, qui sera continué, donnera lieu à une publication en commun avec M. Passeron.

Au Collège, le cours a porté sur les transformations de la religiosité païenne au cours de l'époque impériale, on a fait appel de préférence à l'épigraphie grecque, car « romain » et « latin » font deux ; l'Empire était bilingue, les provinces de langue grecque en font partie et, de plus, dès le second siècle, la distinction est vaine : il y a un art « impérial », une culture qui est la même dans les deux langues et des hommes (Appien, Arrien, des rhéteurs, médecins ou philosophes) qui sont des personnalités « impériales », quelle que soit leur origine. Il est inutile de résumer ce cours, car il est

sous presse dans les *Mélanges offerts à J.P. Vernant*, dans le *Bulletin de correspondance hellénique* et dans *Latomus*.

P. V.

MISSIONS

Le professeur a été invité par l'Université de New York et par celle de Columbia à donner trois conférences ; il a pris la parole au colloque de New York sur la pensée de Michel Foucault.